

INTRODUCTION DU TOME I

C'est pendant les siècles du haut Moyen Age que se constitua le type de la maison de ville telle que nous le voyons se perpétuer jusqu'à l'époque classique et même au-delà. Les nécessités de la vie féodale, les nouvelles habitudes sociales, les mœurs qui s'établissent pendant ce temps amènent la création de ces demeures tassées le long des rues et des ruelles, dans l'étroite ceinture des villes fortes.

Le terrain disponible est restreint et les maisons s'élèvent par conséquent : les étages se superposent. L'habitation prend jour sur la rue ; seules les cuisines ou dépendances s'éclairaient parfois sur une cour étroite. La pièce essentielle est la grande salle commune que l'on s'accorde aujourd'hui à considérer comme un héritage de la demeure barbare et non de la maison antique ou de la villa gallo-romaine, laquelle se divisait en un grand nombre de petits appartements, largement étalés sur un vaste espace de terrain et éclairés sur de grandes cours.

Souvent les rez-de-chaussées sont occupés par des boutiques, car ces maisons de ville sont surtout des maisons de marchands. Le noble habite peu la ville, ou, s'il y réside, c'est dans quelque forteresse installée sur le flanc ou au centre de la cité, avec toutes les apparences et les dispositions d'une forteresse. Sur le côté de la boutique un escalier droit monte à l'étage où se trouve la salle dans laquelle la famille entière se réunit la plupart du temps et qui sert même souvent de chambre à coucher pour ses principaux membres. D'autres chambres sont disposées soit en aile, au-dessus des cuisines placées au rez-de-chaussée derrière la boutique, soit aux étages supérieurs et jusque dans le comble, pour les serviteurs, les apprentis, les enfants.

Sur la façade, la salle s'éclaire par une série de baies juxtaposées formant une sorte de galerie qui en est le principal ornement et qui est souvent de proportions exquises, décorées d'ornements en rapport avec le style du moment.

La petite ville de Cluny en Bourgogne renferme encore, malgré d'assez nombreuses destructions, quelques types de maisons romanes du XII^e siècle analogues à celles que nous reproduisons ici. Une belle façade de pierre se voit aussi à Saint-Gilles du Gard et l'hôtel de ville de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne) occupe une ancienne maison particulière de cette époque. Beaucoup de vestiges subsistent ailleurs mais peu de spécimens sont aussi complets que ceux-ci de l'habitation urbaine à l'époque romane.

Avec le XIII^e siècle, c'est le même type de construction qui se continue sans qu'apparaissent encore de changements bien notables, sauf dans le système de la décoration qui

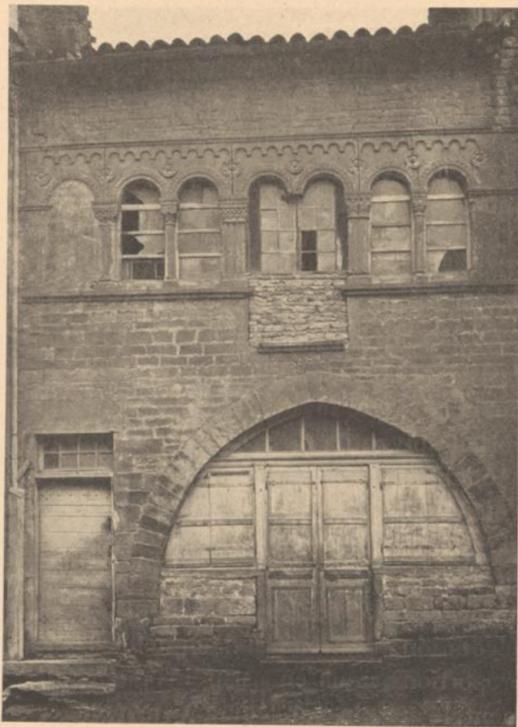


FIG. 1. — CLUNY : MAISON DU XII^e SIÈCLE.

FIG. II. — FIGEAC: MAISON DU XIII^e SIÈCLE.

s'accorde au goût du jour. Témoin l'importante maison de la rue Hortabadiel à Figeac que reproduisent nos figures II et III. On y remarque l'introduction au-dessus de la galerie de ces oculi quadrilobés, qui, en s'amplifiant et en venant se joindre au fenestrage, vont donner naissance à des combinaisons de verrières à meneaux analogues à celles des églises du temps, de plus en plus élégantes et ajourées; cette disposition assez simple encore se remarque dans une maison du milieu du XIII^e siècle à Caudebec; elle se développe au XIV^e siècle dans les magnifiques habitations si bien conservées de la petite ville de Cordes (fig. IV).

Une autre innovation qui apparaît parfois aussi dès le XIII^e siècle, et qui a pour but également de donner plus d'air et de lumière dans les appartements sans compromettre la solidité de la façade, est celle des fenêtres à meneaux cruciformes que l'on trouve par exemple dans la fameuse maison des Musiciens de Reims et dont l'origine remonte peut-être, d'après certaines découvertes récentes faites à Sens, jusqu'à l'antiquité gallo-romaine, peut-être seulement jusqu'à l'époque romane, en tout cas sûrement au XIII^e siècle, où nous trouvons la fenêtre à meneaux employée au Palais des Comtes de Champagne à Provins et ailleurs.

Les dispositions intérieures de la maison des Musiciens ont été malheureusement tout à fait dénaturées et il est inutile de chercher en arrière de cette façade des traces intéressantes de la distribution ancienne de la maison. Elle est surtout célèbre pour présenter entre les fenêtres de sa façade cinq statues assises, encadrées sous des arcs en tiers-point, qui constituent une décoration d'une richesse et d'une qualité tout à fait exceptionnelles. D'ordinaire la sculpture qui joue un rôle assez important dans la décoration se borne à quelques motifs d'ornements, à des têtes sans signification précise qui vont bientôt tourner au grotesque ou à la caricature, pleine de verve populaire, mais d'un art en somme assez secondaire.

D'ailleurs, bien qu'on ignore la destination et l'histoire exacte de cette maison et bien que les boutiques qu'elle comportait doivent la classer parmi les simples habitations de bourgeois et de marchand, c'était certainement, ainsi que celle de Figeac ou celle de Cordes que nous avons citées, une demeure importante et luxueuse. Non seulement la qualité de sa décoration, mais aussi l'ampleur de ses proportions nous en assurent. Généralement le terrain sur lequel s'élevaient les maisons moyennes, était parcimonieusement ménagé: le bâtiment ne présentait guère qu'une façade de six ou huit mètres et ne comportait pas plus d'une pièce à chaque étage.

FIG. III. — FIGEAC: MAISON DU XIII^e SIÈCLE. — Détail.

Quant au comble, il était disposé généralement de façon à déverser les eaux latéralement et à former un pignon sur la rue, disposition pittoresque dont, avec l'irrégularité des alignements et les encorbellements plus ou moins accusés qui furent imaginés pour augmenter la surface disponible des appartements, on sait les effets pittoresques si amusants dans les ensembles de vieilles rues du Moyen Age. Plus rarement et surtout lorsque l'importance de la demeure entraînait un plus large développement, ou simplement lorsqu'elle occupait l'angle des deux rues, le mur goutterot se présentait en façade et souvent, en ce cas, le comble s'agrémentait de lucarnes. Mais ces dispositions prirent naissance surtout après le XIII^e siècle; jusque là, les combles étaient, même dans le Nord, assez peu élevés, et c'est au XV^e siècle surtout que le pittoresque des grands toits aigus et des lucarnes compliquées se développa à l'infini.

Un autre élément de luxe architectural et décoratif qui s'indique dès le XIII^e siècle, dont nous verrons le développement au XV^e siècle et dont nous ne pouvons constater auparavant, dans les maisons de ville tout au moins, que les origines assez modestes, c'est l'escalier en vis contenu dans une cage de pierre plus ou moins saillante sur la construction.

Si l'antiquité avait connu cette forme d'escalier elle l'avait peu pratiquée et les constructeurs du moyen âge l'utilisèrent encore assez rarement jusqu'au XIII^e siècle. A Cluny par exemple, l'escalier droit en maçonnerie est à l'intérieur du plan de la maison et sur le côté, assez raide et sans élégance. Parfois il est même, surtout dans le midi, extérieur au bâtiment. M. Camille Enlart a signalé quelques exemples de vis dès la fin du XIII^e siècle, à l'évêché de Soissons par exemple, et Viollet-Le-Duc avait déjà décrit plusieurs maisons du XIII^e siècle en Bourgogne où un escalier à vis se trouve contenu dans une tourelle en encorbellement, au centre de la façade, au-dessus de la porte d'entrée, disposition très originale et très ingénieuse pour gagner de la place, que les constructeurs du XV^e siècle renouvelleront comme nous le verrons plus loin.



FIG. V. — REIMS: MAISON DES MUSIENS (XIII^e SIÈCLE).

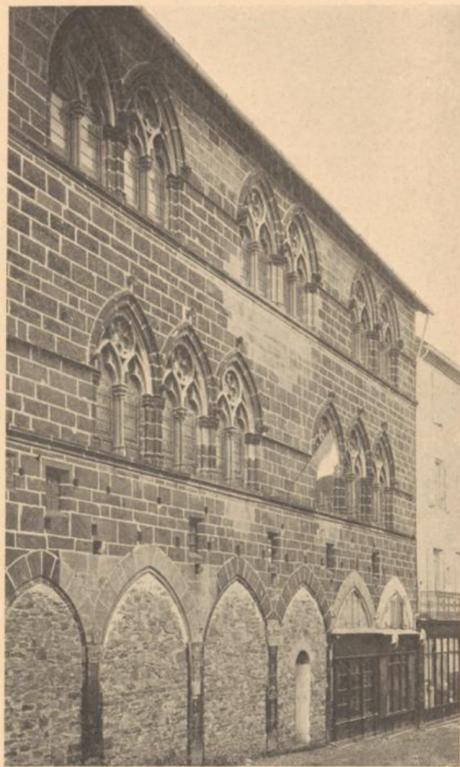


FIG. IV. — CORDES: MAISON DU XIV^e SIÈCLE.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des maisons de pierre. Il semble bien établi par les textes que la construction en bois dont les traditions pouvaient remonter jusqu'aux charpentiers barbares, s'appliqua de très bonne heure à l'édification des maisons de ville et sans doute dès l'époque mérovingienne.

Malgré le danger des incendies, l'économie réalisée par ce procédé tenta fréquemment les constructeurs par la suite, surtout dans les pays où la pierre est le plus rare. Viollet-Le-Duc a donné des dessins

d'une maison aujourd'hui disparue qu'il disait avoir relevée à Dreux et qu'il attribuait au XII^e siècle; mais, en général et bien qu'on assigne fréquemment au XIII^e ou au XIV^e siècle tel ou tel monument de ce genre, aucune des maisons de bois que nous possédons ne remonte guère plus haut que le XV^e siècle. Peut-être convient-il cependant de dater de la fin du XIV^e siècle certains des documents que nous reproduisons plus loin, comme la maison des Quatrans à Caen, ou celle de la rue des Cuisiniers à Bayeux, ou bien encore cette maison

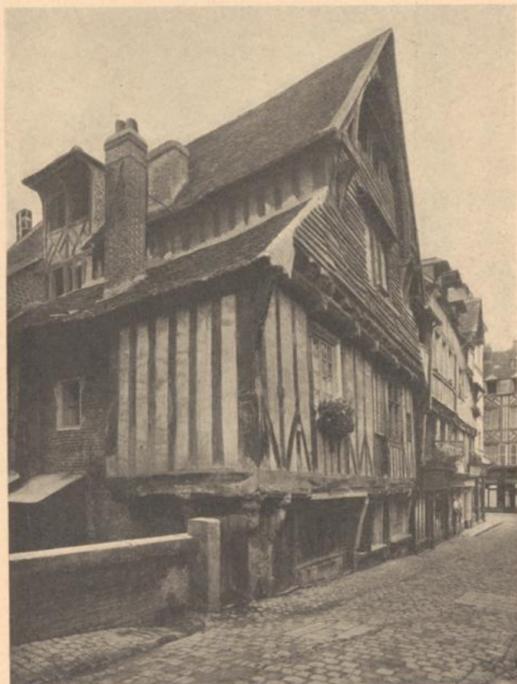


FIG. VI. — LISIEUX: MANOIR FORMEVILLE.

du bas de la rue aux Fèvres de Lisieux que nous donnons ci-contre et que l'on désigne sous le nom de *Manoir Formeville*. On y relève l'emploi partiel d'un procédé de construction assez rare dans nos régions et plutôt archaïque, c'est le procédé dit *par empilement* de madriers superposés; il apparaît en particulier ici au-dessus de l'encorbellement du deuxième étage. Partout ailleurs et même ici dans le rez-de-chaussée et le premier étage, c'est le procédé dit *d'assemblage* qui prévaut. Les poteaux et les montants sont assemblés dans des sablières et très souvent renforcés par des pièces obliques isolées ou se croisant en X deux par deux qui maintiennent l'écartement des poteaux et assurent la stabilité du pan de bois ainsi composé. Dans les intervalles des poutres vient prendre place une maçonnerie légère, un *hourdis*, composé de briques ou de blocage, revêtu de plâtre, de carreaux de terre vernissés, de panneaux de bois et d'ardoises.

Très fruste encore dans ces spécimens archaïques, la construction en bois va se développer,

se compliquer, se parer surtout, au fur et à mesure que nous avancerons vers le XVI^e siècle. On en pourrait citer maint exemple dans les différentes provinces de France, surtout celles du Nord et de l'Ouest. La Maison de l'Annonciation de Rouen que nous reproduisons ici (fig. VII) nous en donne un excellent type.

Ce fut jadis chez certains historiens comme un lieu commun de proclamer qu'à la fin du XV^e siècle, l'art gothique était usé, épuisé et depuis longtemps condamné et que la Renaissance, c'est-à-dire le retour aux formes de l'antiquité, fut, pour l'art français en particulier, un phénomène nécessaire et providentiel; mais un jugement plus impartial nous a prouvé bien au contraire que le XV^e siècle fut une époque d'activité brillante et continue, où, notamment dans le domaine qui nous occupe ici, quantité d'éléments nouveaux de luxe et de vie se créèrent ou se développèrent, où des conceptions nouvelles s'établirent, où des œuvres abondantes et brillantes se réalisèrent, qui sont précisément celles sur lesquelles, faute de documents antérieurs, on juge d'ordinaire tout l'art civil de tout le Moyen Age.

Qu'il y ait eu décadence ou non dans l'ensemble, et notamment dans l'architecture religieuse, que l'on préfère aux formes tourmentées et nerveuses, aux décorations luxuriantes du XV^e siècle, les formes amples et calmes et les puissants motifs ornementaux du XIII^e siècle, c'est là affaire de jugement esthétique; ce que l'on ne saurait nier c'est la prodigieuse vitalité, c'est la verve et l'abondance de cet art gothique qui va, non pas s'éteindre et disparaître de

lui-même, mais être brutalement supplanté ou altéré par les nouveautés italiennes introduites en France dès les dernières années du xv^e siècle.

Lorsque les modes italiennes se seront à peu près complètement imposées dans les milieux où florissait jadis l'art traditionnel et national, alors certes, les derniers tenants du style gothique ne produiront plus que des œuvres médiocres et abâtardies; mais cette décadence réelle se place après et non avant la Renaissance: elle devint inévitable lorsque l'élite des artistes eut abandonné l'entretien des traditions aux praticiens obscurs, lorsque toutes les faveurs et toutes les commandes furent allées aux novateurs italianisants.

L'art religieux qui se développe en France après la guerre de Cent ans, offrirait avec ses prolongements poussés très loin dans le xvi^e siècle, une abondante moisson de documents à l'appui de cette thèse. Mais bien plus importante et bien plus significative encore est l'architecture civile qui se développe à la même époque. Malgré son abondance et sa verve, l'art religieux ne peut dépasser ni même atteindre le niveau des grandes œuvres des siècles passés, siècles de foi plus vive et d'enthousiasme plus fécond, tandis que l'essor de l'esprit moderne se marque de façon très nette dans les créations inspirées par les besoins de la vie courante, par le désir du luxe et du confort, de l'agrément et du charme donné au cadre de l'existence journalière.

C'est dès la fin du xiv^e siècle, dans le Louvre de Charles V, le Pierrefonds de Louis d'Orléans et les divers châteaux du duc de Jean de Berry, que le type de la demeure féodale commence à se modifier et que s'affirment des préoccupations nouvelles de luxe, de gaieté et de confort. Les transformations de l'art militaire, la sécurité aussi qui devient de plus en plus grandes, vont rendre inutile le formidable appareil défensif des forteresses d'autrefois. La maison de plaisance va remplacer le château-fort. Dans les villes même, vont se développer sous le nom nouveau d'*hôtels* des résidences royales ou princières dont l'un des premiers types sera cet *hôtel Saint-Pol* de Charles V, où s'affirme un caractère tout nouveau, où l'on revient presque au parti jadis abandonné de la villa romaine, avec cours, jardins, terrasses, galeries ajourées, rappelant les anciens portiques sans en dériver directement, sans que l'on songe surtout à une imitation quelconque d'édifices que l'on ignore absolument.

Les bourgeois enrichis, les financiers dont le règne commence, les parvenus que ne retient aucune tradition féodale, vont se faire eux aussi, eux surtout, élever dans les villes du xv^e siècle, parfois sur les murailles même devenues presque inutiles, sauf comme soubassements, comme carrières et comme terrasses pour dominer les faubourgs marchands, des demeures plus somptueuses, plus aérées, plus largement ouvertes. Les historiens des villes flamandes ont noté également la différence entre les anciennes et rudes maisons de pierre ou *steenen* du haut Moyen Age et les *hoven*, ou cours, plus gais et plus clairs de la fin du xv^e siècle.

Gaston Paris, en lui comparant la littérature du temps, a parfaitement défini cette architecture civile « si charmante et si française », dit-il, qui n'est plus celle du Moyen Age et n'a point encore pendant subi les effets de la Renaissance italienne. « Déjà les épaisses

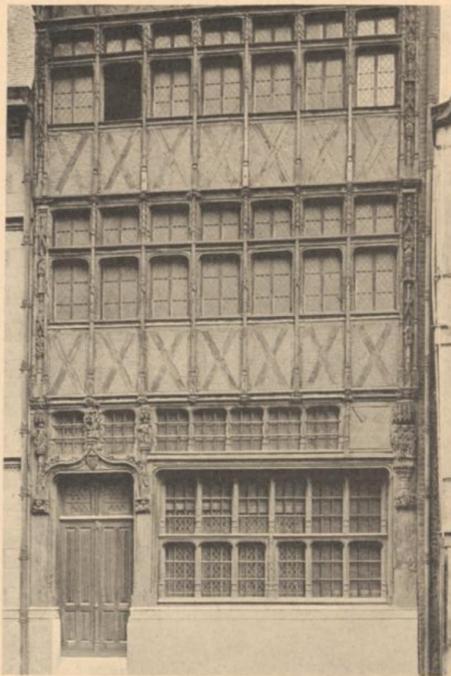


FIG. VII. — ROUEN: MAISON DE L'ANNONCIATION.

murailles, les rares fenêtres, les sombres massifs de pierre des forteresses féodales ont fait place à des galeries, à des croisées largement percées, à des tourelles élégantes; les formes de l'âge antérieur dominant encore l'invention, mais sont avec art et adresse accommodées à des besoins nouveaux. Partout plus de sécurité, plus de relations et dès lors plus de jour, plus d'ouverture d'esprit, plus de variété. La grandeur du XII^e et du XIII^e siècle a disparu et souvent une ornementation lourde et surchargée fait regretter la simplicité d'autrefois, mais dans plus d'une heureuse construction la sobriété se joint à la grâce pour former un tout qui charme les yeux, s'il ne remplit pas le cœur d'émotion et l'esprit de grandes pensées.»

Au lendemain de la guerre de Cent ans, laissant les forteresses comme celle de Chinon, dont il s'est contenté aux tristes jours de la défaite, ou comme le vieux château de Loches, le roi Charles VII commence à faire bâtir, à quelque distance de ce dernier, dans une position charmante dominant la riante vallée de l'Indre, un nouveau château qu'agrémenteront encore Charles VIII et Louis XII de tout le luxe décoratif cher aux artistes très imaginatifs de la fin du XV^e siècle. Mieux encore, à Tours, quittant le Château fortifié qui commande la Loire en amont, laissant même l'enceinte de la ville, le roi va s'établir en rase plaine, aux Montils, à cet endroit dont s'éprendra tout à fait son fils Louis XI et où il fera élever, entre 1463 et 1472, le fameux château du Plessis. On se trompe singulièrement du reste lorsqu'on imagine Plessis-lès-Tours comme une romantique et sombre forteresse. Peu de chose en subsiste aujourd'hui, mais il suffit d'avoir vu, au milieu de la grande vallée bordée dans le lointain par deux rangées de coteaux harmonieux, ce bâtiment où se marient les colorations vives de la brique et de la pierre sous le comble aigu couvert d'ardoises, où les fenêtres à meneaux bien percées s'alignent régulièrement sous les lucarnes élégantes et simples, pour saisir le caractère vrai de cette architecture nouvelle alors et qui va se prolonger pendant près d'un siècle dans le même esprit sinon toujours dans les mêmes formes.

Amboise, avec moins de nouveauté dans la disposition générale, encore juché sur un plateau abrupt, avait séduit de bonne heure le jeune Charles VIII, qui, bien avant de connaître les merveilles d'Italie, l'avait fait embellir et parer au goût du jour.

Quelques artistes italiens sont en France dès cette époque, mais si l'on peut discuter pour savoir dans quelle mesure les œuvres isolées et peu nombreuses d'un Laurana et d'un Pietro da Milano, ont pu agir sur la formation de certains de nos peintres et de nos sculpteurs, il est certain qu'ils n'eurent pour le moment aucune influence sur l'ensemble de nos architectes et de nos décorateurs et que le mérite de la création, antérieure à l'expédition d'Italie, de ces œuvres telles que Loches, Plessis-lès-Tours ou tant d'autres en diverses régions, appartient en propre à nos Français. Rien n'est plus éloigné du reste de ce qui se pratiquait alors dans les palais solennels et incommodes de Florence et de Rome.

S'il faut chercher à cet art officiel et brillant des origines et des analogies, c'est précisément dans la construction civile du milieu du siècle que nous les trouverons. A cet égard apparaît toute l'importance de cet hôtel Jacques-Cœur, dont on trouvera ci-après une ample description. L'hôtel Saint-Pol de Charles V a disparu; les palais du duc de Berry ne nous laissent plus deviner à Poitiers ou à Bourges, que par quelques fragments grandioses, il est vrai, ce que fut le luxe et l'esprit de ces demeures fastueuses qui servirent de modèle pendant plus d'un siècle au luxe moins accusé mais non moins raffiné des hôtels de la grande bourgeoisie, des évêques ou des abbés. Mais l'hôtel Jacques-Cœur peut nous prouver, avec sa magnifique conservation, ce dont étaient capables nos architectes du milieu du XV^e siècle en pareille matière, s'inspirant des exemples précédents et les accommodant aux goûts d'une génération nouvelle et d'une classe sociale moins soucieuse d'apparat, plus éprise de confort, goûtant ardem-

ment le luxe et l'art, mais se plaisant à une inspiration moins élevée, plus humaine, plus réaliste.

Moins de grandeur, moins d'ambition, plus de souci du confortable, plus de recherche, de grâce, de verve pittoresque et parfois satirique, plus de saveur populaire dans la décoration, c'est ce que nous allons reconnaître dans les diverses constructions que nous allons analyser tout à l'heure, qu'il s'agisse de l'hôtel d'Olivier Barrault, à Angers, de l'évêché d'Évreux ou de l'hôtel des abbés de Cluny, à Paris.

Des grands bourgeois, des financiers cossus, les mêmes soucis de l'agrément et du bien-vivre vont se répandre dans les classes plus modestes; de simples maisons de marchands tourangeaux, berrichons, picards ou bourguignons, vont, tout en se modelant sur les types traditionnels que nous décrivons tout à l'heure, se perfectionner quant au plan plus habilement disposé autour d'une cour intérieure; elles vont offrir des dégagements auxquels on n'avait pas songé jusque-là, des commodités que l'on ignorait, des ouvertures plus amples; elles vont se charger aussi d'ornements plus raffinés, plus spirituels; la part d'adaptation des fantaisies flamboyantes y sera assez restreinte, mais l'ingénieuse disposition d'une tourelle d'escalier ou d'une coursière en encorbellement, la juste proportion d'une nervure, d'une accolade, d'une balustrade, l'élégance d'un épi, l'amusante et pittoresque sculpture d'un cul-de-lampe y joueront un rôle capital. C'est un art français qui se développe spontanément sous l'influence du progrès général des mœurs et du goût sans qu'il soit besoin de faire appel encore, pour en expliquer les caractères nouveaux, à aucune influence étrangère. Si nous y voyons paraître, en effet, vers la fin de la période qui nous intéresse, c'est-à-dire vers le règne de Louis XII, voire même les premières années du règne de François I^{er}, quelques éléments ultramontains, ce seront, en apparence du moins, comme de purs accidents qui n'altéreront pas la physionomie générale de l'œuvre et son caractère.

Il est vrai qu'à cette même époque, en dehors de la série que nous avons constituée ici et que nous allons suivre dans les notices et les planches de ce premier volume s'élèvent déjà, çà et là, des demeures qui manifestent exactement un style nouveau, étranger d'origine, le style que l'on nomme couramment de la *Renaissance* et, que nous continuerons à nommer ainsi, tout en nous rendant mieux compte que nulle part ailleurs, combien ce mot est injuste. C'est dans notre domaine surtout en effet que les vraies et essentielles nouveautés, la poussée vivifiante qui renouvelle l'art de toute une époque, datent du plein milieu du xv^e siècle, d'un moment où l'art français était encore en pleine vigueur et ne songeait guère à se mettre à l'école de l'art italien.

Ce que celui-ci lui apporta, ce qui résulta du contact forcé entre les deux civilisations et les deux arts à la fin du xv^e et au début du xvi^e siècle, particulièrement dans l'architecture civile et urbaine, c'est ce que nous montrera la série de monuments que nous avons réservée pour notre deuxième volume.



FIG. VIII. — AVIGNON: MAISON DU XV^e SIÈCLE.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

- Verdier et Cattois: *Architecture civile et domestique au Moyen Age et à la Renaissance*, Paris (1855).
- Sauvageot: *Palais, châteaux, hôtels et maisons de France, du XV^e au XVIII^e siècle*, Paris (1864).
- Viollet-Le-Duc: *Dictionnaire raisonné de l'Architecture*, Paris (1875), t. VI: Article *Maison*. —
- Id.: *L'histoire de l'habitation humaine*, Paris (1875).
- Parker: *Domestic architecture of the middle ages*, Oxford (1877).
- Léon Palustre: *La Renaissance en France*, Paris (1879-1889), 3 vol.
- Alfred de Foville: *Enquête sur les conditions de l'habitation en France. Les maisons types*. Tome I. Paris (1894). — Tome II: *Étude historique*, par J. Flach, Paris (1899).
- A. Choisy: *Histoire de l'Architecture*, Paris (1899).
- Camille Enlart: *Manuel d'archéologie française*, Paris (1904), t. II: Architecture civile et militaire.
- H. Bergner: *Handbuch der bürgerlichen Kunstaltertümer*, Leipzig (1906).
- Paul Vitry: *L'architecture de la Renaissance en France*, dans *l'Histoire de l'art*, publiée sous la direction d'André Michel. T. IV, 2^e partie, Paris (1911).